

Un meuble

C'est un meuble campagnard sans prétention. Deux portes et deux tiroirs conçus pour le rangement de la modeste batterie de cuisine d'un ménage du début du siècle.

Les casseroles, la poêle, les plats et les assiettes devaient se trouver dans le bas, les verres et les ustensiles les plus légers se voyaient adjuger de droit l'étagère qui n'est pas trop robuste. Un tiroir accueillait les couverts et le second jouait vraisemblablement le rôle de vide-poche; l'indispensable écrin du nécessaire et du superflu, l'emplacement stratégique où l'on est assuré de dénicher le bout de ficelle, le crayon ou le morceau de papier qui fait défaut et qui voisine néanmoins sans difficulté avec les babioles inutiles que l'on n'a pu se résoudre à jeter.

Simple et fonctionnel, il est le reflet d'une époque qui ne supportait ni le fragile ni le factice. Le menuisier vous le confectionnait volontiers avec quelques chutes de chêne et dans les règles de l'art. Parfois le commanditaire fournissait même le bois après qu'un arbre eût été foudroyé par l'orage ou abattu par son propriétaire. L'homme de l'art ne s'en plaignait pas, avec un peu d'habileté, il se mettrait quelques planches de côté et son bénéfice n'en serait que plus confortable. On le ferait sans malice, et si le floué avait quelques doutes, on diminuerait le coût de la façon préalablement gonflé et tout le monde se déclarerait satisfait autour d'une rasade de piquette qui scellerait l'accord. Le vin pouvait diluer les souvenirs mais pas l'acceptation d'un marché...

On peut l'examiner dans tous les sens, il a bien quatre pieds et un fond en vrai bois: la rentabilité n'imposait pas encore que l'on employât du carton bouilli jugé aujourd'hui amplement suffisant pour la face du meuble vouée à la promiscuité avec la cloison.

Témoin muet de la vie d'une famille laborieuse, il a traversé le siècle en remplissant son rôle. Combien de fois a-t-on ouvert ses battants et ses tiroirs? La question ne se pose même pas et il aborde le siècle suivant avec optimisme.

On s'est appuyé sur lui pour lire le journal, on lui a confié la garde d'une bonbonnière dont on soulevait le couvercle avec parcimonie; la sucrerie était alors l'exception et non l'ordinaire... On l'a affublé plus tard d'une indiscreète et encombrante vitrine, lui qui recelle vos biens avec le sérieux d'un notaire.

Un buffet identique fabriqué en série dans les années soixante terminerait aujourd'hui sa carrière au fond d'un garage voire dans la benne d'une déchetterie. Les arcandiers qui vivent de la récupération lui jetteraient un regard lourd de mépris, d'indifférence ou de commisération. Rien à en tirer, les poignées... à la rigueur... Les poules habituées à nicher dans de bonnes caisses en pin lui jetteraient un oeil sceptique et glousseraient d'ironie: « Ce stratifié, c'est d'un vulgaire! »

Mais pour lui, il a fallu un après-midi de juillet où, à sa grande surprise, il a été lessivé, douché, séché au soleil puis enduit d'un baume brun et odorant avant d'être patiemment caressé au moyen d'une vieille chaussette de laine.

Gratifié d'une seconde jeunesse, il a trouvé place dans un séjour spacieux dont les poutres apparentes n'aspirent qu'à couvrir un mobilier rustique et authentique.

Il est bien conscient que sa soudaine apparition sonne le glas pour l'armoire, la table et les chaises commandées par correspondance et le vieux buffet savourerait volontiers sa victoire s'il n'avait reçu en héritage la modestie de l'artisan qui l'a façonné de ses mains.

Luisant doucement sous la caresse des trop rares rayons de soleil, il est disponible et prêt à remplir son office, il a le temps pour lui et ce siècle qui n'a pas encore dix ans ne l'effraie aucunement.